

ANALYSE DURKHEIMIENNE DU SUICIDE : CONTROVERSES MÉTHODOLOGIQUES ET THÉORIQUES

Joëlle GARDETTE

Publié dans *Aspects sociologiques*, vol 8, no 1-2, printemps 2001, pp. 50-63.

De tous les ouvrages fondamentaux en sociologie, *Le Suicide* de Durkheim figure en tête de liste. Dégageant le phénomène des compréhensions idiosyncratiques, il le réinscrivait dans un cadre où l'explication découlait plutôt de lois générales de la société. Ce faisant, Durkheim mettait en œuvre tout un ensemble de méthodes et de théories qui concernent encore aujourd'hui une bonne part des débats épistémologiques fondamentaux de la discipline. Discutant *Le Suicide* avec Jean Baechler, c'est cet ensemble de thèmes polémiques qu'aborde Joëlle Gardette dans son article.

On peut parler d'un attachement impérieux de tout être humain à la vie. Or, aux antipodes des instincts de survie fondamentaux qui sont les siens, l'homme peut décider de quitter la vie par le suicide. Maître de son destin, il a conscience de pouvoir choisir entre la volonté de vivre et la volonté de mourir. Une telle capacité, spécifiquement humaine, est plus que problématique. Quelle est, en effet, la nature de la force capable de briser l'attachement qui nous lie à la vie? *A priori*, tout suicide est individuel. Partant de ce postulat, il serait quasiment impossible, si l'on se réfère aux innombrables motifs qui peuvent conduire quelqu'un à se suicider, de faire à son sujet le moindre essai de généralisation. La complexité du problème du suicide est bien mise en valeur par l'éclatement des études qui lui

sont consacrées. Il est en effet question d'une explosion théorique sur ce thème dont s'emparent différentes écoles aux présupposés contradictoires. Si l'on partageait le regard ironique qui est celui des auteurs du livre *Suicide, mode d'emploi*¹, on pourrait dire avec eux qu'« on reste confondu devant les échafaudages interprétatifs » des sociologues. Pour Claude Guillon et Yves Le Bonniec, « chacun y va de sa théorie : la crise, l'urbanisation, la pollution, les variations climatiques »², en corrélant des chiffres avec n'importe quel facteur explicatif.

Parce que son ouvrage intitulé *Le Suicide* a fait et fait encore autorité, nous nous proposons de faire de l'analyse de Durkheim le centre de notre article. Dans un premier temps, nous exposerons, sans

revendiquer une quelconque exhaustivité, l'étude durkheimienne du suicide. Dans un second temps, il conviendra d'esquisser quelques-unes des nombreuses controverses, d'ordre méthodologique ou théorique, auxquelles donne lieu cette analyse. Étant donné les limites imposées à notre article, nous nous limiterons à certaines dimensions de cet ancien et vaste débat en prenant appui principalement sur la critique de Jean Baechler, exposée dans sa thèse.³ Nous nous référerons alors à la démonstration de ce dernier qui présente une alternative à l'exploitation du suicide. L'entrevue que nous avons eu avec l'auteur des *Suicides* complètera, sur le ton de la nuance, une telle opposition. Enfin, notre propos n'étant pas de prendre position, nous reviendrons en fin de parcours sur la pertinence de l'analyse du suicide proposée par Durkheim et, plus généralement, sur sa méthode d'approche sociologique.

L'ANALYSE DURKHEIMIENNE DU SUICIDE

1. Le suicide, phénomène social

Le caractère social que revêt le suicide est un point central de l'analyse de Durkheim. À première vue, il semblerait que l'on ne puisse pas trouver d'acte plus spécifiquement individuel que le suicide. Ce dernier se présente d'abord comme le résultat d'une crise purement personnelle qui aurait été poussée à l'extrême. Or, il s'agit ici de prouver que ce qui ressort apparemment de l'individualisme le plus incontestable est en fait un acte déterminé par les conditions sociales. Ainsi, Durkheim écrit très clairement : « Ces raisons que

l'on donne au suicide ou que le suicidé se donne à lui-même pour s'expliquer son acte, n'en sont, le plus généralement, que les causes apparentes. Non seulement elles ne sont que les répercussions individuelles d'un état général, mais elles l'expriment très infidèlement, puisqu'elles sont les mêmes alors qu'il est tout autre. »⁴

Dans le cadre d'une interprétation psychologique du suicide, on se réfère communément à des états pathologiques ou à un certain type de sensibilité fragile et instable. Or, pour Durkheim, si certaines prédispositions psychologiques peuvent peut-être influencer la décision du passage à l'acte, il est établi que le phénomène du suicide trouve ses déterminations au niveau social. La preuve en est qu'aucune corrélation de fréquence ne peut être établie entre les états psycho-pathologiques et les suicides. La conclusion est donc la suivante : « De tous ces faits, il résulte que le taux social des suicides ne s'explique que sociologiquement. C'est la constitution morale de la société qui fixe à chaque instant le contingent des morts volontaires. Il existe donc pour chaque peuple une force collective, d'une énergie déterminée, qui pousse les hommes à se tuer. »⁵

À l'explication psychologique du suicide s'oppose la notion de « courant suicidogène ». Le suicide devient alors un fait social. Assimilé à tout phénomène humain présentant, si on l'enregistre, une constance et des variations orientées, ce dernier, si l'on reprend la définition qu'en donne Durkheim dans *Les Règles de la méthode sociologique*, renvoie à « toute manière de faire, fixée ou non, susceptible d'exercer sur l'individu une

contrainte extérieure » ou « qui est générale dans l'étendue d'une société donnée tout en ayant une existence propre, indépendante de ses manifestations individuelles »⁶. Le suicide s'intègre bien dans le cadre d'une telle définition. Si, à long terme, le taux de suicide subit des variations, celles-ci demeurent orientées, si bien que l'on peut parler d'un phénomène régulier, donc explicable, mais explicable par le social seulement. En tant qu'acte déterminé par les conditions sociales, le suicide exprime, selon sa fréquence, le degré de cohésion et de santé sociale. Il en est un indice caractéristique. C'est dire que les paramètres couramment rendus responsables de l'augmentation des suicides sont, pour Durkheim, à corrélérer strictement à l'organisation sociale, définie, comme nous le verrons plus loin, en termes de normes et d'intégration.

À l'explication psychologique du suicide s'oppose la notion de « courant suicidogène ». Le suicide devient alors un fait social.

2. Les quatre types de suicide selon Durkheim⁷

Est révélateur de l'état moral de la société chacun des quatre types de suicide distingués par Durkheim.

Le suicide égoïste est défini en ces termes par Durkheim : « Le suicide varie en fonction inverse du degré d'intégration des groupes sociaux dont fait partie l'individu »⁸.

Il est question ici d'une intégration insuffisante de l'individu, qui, contraint de déterminer seul le cours de

son existence, peut se suicider par excès d'individualisme. L'analyse du suicide égoïste se fait à partir de la corrélation que l'on peut faire entre taux de suicide et cadres sociaux intégrateurs. Comme le disent Christian Baudelot et Roger Establet, « une société (nation, religion, village) n'existe que dans la mesure où elle maintient son *unité* contre les différences individuelles »⁹. Plus une société est peuplée, solide, solidaire et cohérente, plus elle relie ses membres les uns aux autres et plus elle protège ces individus du suicide. Rassemblés et intégrés, ils sont en effet protégés tandis que les célibataires et les personnes isolées sont plus à risque. Pour résumer avec les mots de Jean Baechler, qui expose l'analyse de Durkheim pour mieux la critiquer, « plus les sentiments collectifs sont intenses, plus les individus se rapprochent, plus la société est intégrée, et moins les hommes se suicident »¹⁰. C'est dire, en un mot, que l'intégration combat la suprématie du moi individuel sur le moi social et que, ce faisant, elle protège les individus du suicide égoïste.

[...] un certain taux de suicide est normal. Le pathologique apparaît lorsque l'on s'écarte du taux moyen [...]

Le suicide altruiste est aux antipodes de ce dernier : « Quand l'homme est détaché de la société, il se tue facilement, il se tue aussi quand il y est trop fortement intégré. »¹¹

L'intégration totale de l'individu dans un groupe peut donner lieu au suicide pour deux raisons distinctes : l'individu est fondu dans une collectivité au point de pouvoir faire le sacrifice de sa vie au

nom de valeurs collectives qui le dépassent ou de ne plus arriver à savoir qui il est. Il est question ici d'une trop grande adaptation; c'est la norme qui ordonne à l'individu de se tuer. Ce type de suicide est fréquent dans les sociétés primitives; il peut s'observer d'une manière privilégiée chez les militaires, là où, en un mot, le sujet est trop fortement soumis à la conscience collective et aux normes du groupe.

Le suicide anémique apparaît lorsque se brouillent les normes sociales sous l'effet d'un dérèglement ou d'un relâchement. On peut parler d'un infini du désir humain qui, ne pouvant pas être satisfait, se doit d'être borné raisonnablement parce que l'on pourrait appeler un régulateur moral : « Seule la société, soit directement et dans son ensemble, soit par l'intermédiaire d'un de ses organes, est en état de jouer ce rôle modérateur; car elle est le seul pouvoir moral supérieur à l'individu, et dont celui-ci accepte la supériorité. »¹²

Quand apparaissent des crises, la société ne peut plus contrôler les individus. On assiste alors à une indétermination croissante des objectifs et à une ouverture illimitée du champ des possibles. Le fait que le suicide augmente également en période de boom économique donne lieu à une explication que Raymond Boudon résume par ces mots : « En effet, lorsque les affaires vont bien et que le vent est à l'optimisme, les attentes et les exigences des individus ont tendance à augmenter trop rapidement pour pouvoir être effectivement satisfaites. Il en résulte que le "bien-être" collectif peut entraîner une augmentation corrélative de la frustration individuelle, augmentation qu'on peut indirectement mesurer par

l'augmentation de la fréquence du suicide. »¹³

Confrontés à des normes qui ne sont plus ni stables ni fiables mais incertaines et floues, les individus se trouvent dans l'incapacité de régler et de modérer leurs aspirations. C'est la corrélation statistique entre fréquence de suicides et phases du cycle économique qui fonctionne comme un révélateur, l'augmentation des suicides se faisant lors des périodes de crise économique ainsi que durant les phases de grande prospérité.

Enfin, le suicide fataliste est « celui qui résulte d'un excès de réglementation; celui que commettent les sujets dont l'avenir est impitoyablement muré; dont les passions sont violemment comprimées par une discipline oppressive »¹⁴. Le fatalisme peut se définir comme « l'impossibilité d'intérioriser des règles qui sont injustes et illégitimes parce qu'imposées de l'extérieur (les esclaves), inutiles (les femmes mariées) ou excessives (les jeunes époux) »¹⁵. L'on ne s'attardera guère cependant sur le suicide fataliste dans la mesure où Durkheim ne lui consacre qu'une courte note de bas de page et où certains commentateurs le passent même sous silence.¹⁶

3. L'intégration et l'anomie

C'est dans un état d'équilibre idéal et utopique de la société que les individus ne ressentiraient l'influence d'aucune incitation au suicide. Or, un certain taux de suicide est normal. Le pathologique apparaît lorsque l'on s'écarte du taux moyen, cet écart pouvant être mis en relation avec une intégration

insuffisante ou excessive ou encore avec l'absence d'une réglementation des désirs des individus. Afin que la société conserve son unité, l'intégration peut se faire sous deux formes : les individus peuvent être niés et fondus dans la collectivité; ils peuvent encore mettre au service de la collectivité leurs aptitudes particulières. La première forme d'intégration donnera naissance à la solidarité mécanique (caractérisée par la similitude des individus et par la présence d'une conscience collective) et la seconde à la solidarité organique (caractérisée par la libération des consciences individuelles et l'interdépendance des acteurs sociaux).¹⁷ La distinction qu'établit Durkheim entre le suicide égoïste et le suicide altruiste devient particulièrement claire grâce à la notion d'intégration. De fait, la solidarité mécanique tend à prévaloir dans les sociétés traditionnelles et dans des formes d'organisation sociale dont l'armée pourrait être le modèle. Il s'agit, pour l'individu, de se conformer à une identité sociale dans laquelle il se voit dissout. Le suicide altruiste peut alors résulter d'une tendance logique à l'oubli de soi. Dans les sociétés modernes, fondées sur la division du travail, l'unité sociale se construit en prenant appui sur les différences individuelles. Le danger encouru est l'isolement de l'individu, inconscient de la relation subtile qui le lie aux autres et qui se trouve dès lors menacé par le suicide égoïste.

À l'axe égoïste-altruiste répond l'axe anomique-fataliste. La situation d'anomie peut être définie comme le dérèglement des normes (la norme se comprenant comme un système d'attentes renvoyant à des valeurs), à l'issue d'un changement brutal de la société. L'augmentation de la division du

travail provoque, à ce titre, un changement rapide à l'origine du défaut de régulation sociale observable dans la société moderne. Durkheim parle donc explicitement d'une anomie des sociétés modernes. Il ne s'agit pas ici d'en rendre responsable le progrès, l'industrialisation ou tout autre facteur, mais de montrer que la solidarité traditionnelle disparaît par suite de transformations morphologiques que sont principalement l'augmentation du volume et de la densité de la population. Les changements profonds qui ont lieu dans la structure de la société donnent naissance à un certain état maladif de la société. Il y a dès lors disparition de la morale qui correspondait aux anciennes structures avant qu'une nouvelle morale ait eu le temps de se mettre en place. On peut donc parler de déséquilibre. C'est dans cette période de transition mal assurée que l'on assiste à une évolution des taux des suicides, indicateurs de cette crise : crises économiques ou brusques accès de prospérité, tout ce qui s'apparente à des phases de transition mal assurées peut donner lieu à des suicides de type anomique. L'anomie se développe donc dans une société qui n'aurait plus ou qui aurait trop de systèmes de normes par rapport à ceux auxquels les individus sont en droit de s'attendre. Dans le second cas, on assisterait en effet à une multiplication des systèmes de valeurs si bien que se détruirait le consensus qui se faisait jusque-là autour des codes d'interprétation partagés : plusieurs normes étant légitimes, plus aucune ne l'est véritablement.

Pour résumer d'une manière claire et explicite l'analyse durkheimienne du suicide, on peut

reprendre les sept points retenus par Jean Baechler :

- Toute société est assise sur un état moral;
- Cet état moral est une combinaison d'intégration et de réglementation;
- L'intégration et la réglementation peuvent s'éloigner de l'état d'équilibre parfait soit par excès, soit par défaut;
- Chaque excès et chaque défaut d'intégration et de réglementation déterminent un courant suicidogène;
- À ces quatre courants suicidogènes correspondent quatre types de suicides;
- Les quatre types de suicides sont entièrement déterminés quant à leurs taux par la société;
- Ils ne choisissent pas au hasard leurs victimes, mais frappent les plus faibles. Si la société détermine le nombre des morts, elle ne détermine leur identité qu'indirectement.¹⁸

Le choix du suicide comme objet d'étude sociologique est donc justifié dans la mesure où [...] la sociologie [...] accomplit bien sa tâche : distinguer les états normaux et les états pathologiques de l'organisme social.

Durkheim rejette les facteurs extra-sociaux, qu'ils soient psychologiques ou physiologiques et démontre que le suicide est l'effet des seuls facteurs sociaux. Pour ce faire, il applique strictement les règles de sa méthode à l'analyse de ce problème exemplaire.

LA MÉTHODOLOGIE DURKHEIMIENNE APPLIQUÉE À L'ANALYSE DU SUICIDE

1. L'étude des faits sociaux

Parler de l'objet de la sociologie durkheimienne, c'est se référer à l'étude des faits sociaux. Caractérisés par leur extériorité par rapport à l'individu et par la contrainte qu'ils exercent sur celui-ci, ces derniers doivent être considérés comme des choses afin que les prénotions qui voilent la connaissance scientifique soient éliminées. Bien plus, il s'agit de les regarder comme on considère des faits physiques : « Il nous faut donc considérer les phénomènes sociaux en eux-mêmes, détachés des sujets conscients qui se les représentent, il faut les étudier du dehors comme des choses extérieures. »¹⁹

[...] la statistique permet au suicide d'être autre chose qu'un simple destin individuel et d'appartenir pleinement au destin d'une société.

Comment cette méthode s'applique-t-elle plus particulièrement à l'analyse du suicide? S'il est démontré que le suicide, conçu comme strictement individuel par le sens commun, est en réalité de nature sociale, l'on pourra en conclure que tout est déterminé par la société. Pour Durkheim, certains facteurs font augmenter plus que d'autres la propension au suicide. Il s'agit de prouver que le suicide est dépendant de l'état moral de la société et que la nature des structures sociales préserve les individus du suicide ou, au contraire, les incite à se tuer. Le choix du suicide comme objet d'étude sociologique est donc justifié dans la mesure où, par son biais, la sociologie selon Durkheim accomplit bien sa tâche : distinguer les états normaux et les états pathologiques de l'organisme social.

2. L'usage des statistiques

Par le biais de la statistique, Durkheim décrit et analyse les données chiffrées qui se rapportent au phénomène du suicide. Ce faisant, l'auteur métamorphose ce fait singulier qu'est *a priori* tout suicide en un événement régulier, prévisible et explicable sociologiquement. De fait, pour reprendre les mots de Christian Baudelot et de Roger Establet, « la simple addition de tous ces suicides traumatisants, imprévisibles et individuels fait surgir une réalité nouvelle, en tous points opposée aux événements singuliers qui la composent : cinq mille drames se convertissent en un point d'une courbe continue; l'imprévisible entre dans l'ordre de la prévision. »²⁰ C'est dire que la statistique permet au suicide d'être autre chose qu'un simple destin individuel et d'appartenir pleinement au destin d'une société. Il s'agit, pour Durkheim, de déterminer la manière dont les variations qui apparaissent dans les différents modèles d'interactions sociales déterminent des variations dans le comportement des individus. De fait, l'influence qu'exerce la société sur l'individu s'applique à celui-ci en tant qu'il est en relation avec d'autres. C'est donc de la variation de la densité sociale que dépendront certains actes à première vue individuels comme le suicide. Toute la démonstration durkheimienne est orientée par la conviction que l'individu n'est pas maître de son destin, mais qu'il est déterminé de part en part par les structures sociales qui l'enserrent. De fait, des formes sociales changeantes font bouger les taux de suicide. La preuve de cette influence sera donc mise en relief par de véritables corrélations, qui témoignent de la relation régulière et

absolue qui s'instaure entre deux phénomènes.

Après avoir succinctement exposé l'analyse durkheimienne du suicide, nous nous proposons de nous intéresser à elle en tant qu'objet de nombreuses critiques. Souvent présenté comme « anti-durkheimien »²¹, Jean Baechler parle en ces termes de l'ouvrage de Durkheim : « On peut lire le livre de Durkheim *Le Suicide, étude de sociologie* (...), pour se rendre compte de ce qu'il ne faut pas faire. »²² Est encore plus explicite ce passage du livre *Les Suicides* : « On voudrait que cette construction intellectuelle fut satisfaisante, car cela éviterait bien du travail! Il me faut confesser que, dès l'abord, la théorie durkheimienne, loin de me convaincre, m'a paru comique. »²³

Jean Baechler prend ici place dans la lignée des commentateurs et auteurs pour qui l'analyse durkheimienne se présenterait comme partielle et partiale. Cette dernière aurait ainsi des failles et présenterait des lacunes : tous les faits produits ne seraient pas établis; tous les concepts ne seraient pas également fondés. Les limites qui sont ainsi trouvées à la conception que se fait Durkheim du suicide sont d'une part d'ordre méthodologique, d'autre part d'ordre théorique.

CRITIQUES D'ORDRE MÉTHODOLOGIQUE : LES STATISTIQUES EN QUESTION

Bien que ce ne soit pas la seule critique qui ait été adressée à la méthode durkheimienne d'analyse du suicide, la mise en question de la valeur des statistiques sera ici au centre de l'intérêt.

De fait, la légitimité même de la démarche statistique — qui désigne les données quantitatives recueillies par des organismes spécialisés — a été interrogée par de nombreux auteurs. On peut se proposer de reprendre ici succinctement certains arguments avancés par Jack D. Douglas²⁴, souvent cité lorsqu'il est question des limites de la démarche quantitative.

L'une des critiques de ce dernier porte sur la définition que donne Durkheim du suicide. Le suicidaire est, de fait, pour ce dernier, celui qui a accompli un acte qu'il « savait devoir produire ce résultat »²⁵. Conformément à cette définition, ne se seraient donc pas suicidés les gens qui se tuent sans en avoir conscience tandis que seraient considérés comme tels les êtres qui se seraient donné la mort par des moyens détournés (par exemple, ceux qui refusent de s'alimenter, les héros, les martyrs, etc.). Or, cette définition peut sembler en décalage avec les statistiques utilisées. De faits, les matériaux statistiques, tels qu'ils sont recueillis par les institutions adéquates, ne correspondraient pas toujours aux critères sociologiques définis par Durkheim. À ce titre, l'halluciné qui se défenestre est considéré comme un suicidé par les médecins et les policiers habilités à déclarer qu'une mort est ou non un suicide. Loin d'adhérer à la définition sociologique ici établie, ces derniers ne valideraient donc pas celle-ci. Pour Christian Baudelot et Roger Establet, « impossible (...) de donner un contenu statistique concret au critère de la « connaissance »²⁶ que Durkheim préfère, dans sa définition, à celui d'intention. »²⁷ Dans cette optique, il semblerait donc qu'énonciations théoriques et données statistiques,

rassemblées à partir de critères empiriques ou administratifs, soient sans commune mesure les unes avec les autres.

Un second argument de Douglas porte sur la difficulté qu'il y aurait à fonder une théorie universellement valable en prenant appui sur une comparaison entre les taux de suicide de pays divers et d'époques différentes. De fait, les conditions d'enregistrement du suicide ainsi que les critères retenus pour définir celui-ci sont-ils uniformes d'un pays et d'une époque à l'autre? De même, la critique s'attache ici à souligner la non-coïncidence, au sein d'un même pays, des différentes sources statistiques entre elles. Ces dernières ne donnant pas d'estimations similaires d'un même phénomène (les écarts sont ainsi substantiels entre les chiffres, par exemple, de la justice et ceux de la médecine), elles ne seraient donc pas comparables et ne pourraient donner le jour à des interprétations théoriques fondées. Or, selon Christian Baudelot et Roger Establet, « très discret sur cette affaire, Durkheim semble accorder sa confiance à toutes les séries de chiffres qu'il publie, françaises et étrangères, anciennes et contemporaines. Il ne s'embarrasse même d'aucun scrupule pour comparer des taux issus de sources différentes »²⁸.

Douglas argumente encore sur le fait qu'il y aurait un gouffre entre le suicide théorique et le suicide enregistré. De fait, il semblerait que les chiffres enregistrés soient souvent très en-deçà de la réalité. Les variations observées dans les distributions pourraient n'être que les effets d'une dissimulation réussie tant et si bien que toute comptabilité exacte se trouve impossible :

« Proportionnelle à la perte d'identité sociale encourue par une mort déclarée en suicide, la tendance à dissimuler ne peut être que plus forte chez les bourgeois : ils ont toujours plus à perdre dans l'affaire que l'ouvrier et le salarié agricole. Les jeunes se tuent moins que les vieux, les hommes plus que les femmes? Par artifice d'enregistrement. Plus un individu est intégré à son groupe et plus son suicide risque de rejaillir sur ce groupe; plus forts seront donc les raisons et les moyens de soustraire le suicide à la déclaration. (...) Le taux de suicide augmente, c'est l'appareil enregistreur qui se perfectionne; il diminue, c'est le niveau des statisticiens qui baisse. »²⁹

[...] à toute interprétation sociologique des variations du taux de suicide, on peut substituer une explication plus simple fondée sur les variations dans la collecte des données.

C'est donc ici aux modifications de l'appareil d'enregistrement que se trouve attribuée la variation du taux de suicide³⁰. En d'autres termes et comme le dit Philippe Besnard, « la répartition différentielle, selon les moyens, de la volonté de dissimuler le suicide et des chances de réussir cette dissimulation suffirait à rendre compte des variations enregistrées par les statistiques officielles. (...) En somme, suggère Douglas, et Baechler à sa suite, à toute interprétation sociologique des variations du taux de suicide, on peut substituer une explication plus simple fondée sur les variations dans la collecte des données. Les facteurs sociaux agiraient sur le décompte et non sur le fait décompté, ce qui réduirait à néant les

spéculations de Durkheim et de ses successeurs. »³¹

Une telle conclusion conduit alors à postuler l'existence d'une uniformité dans la distribution des taux de suicide, uniformité nommée par Douglas « taux universel moyen » et par Jean Baechler « potentiel suicidaire constant ». Ce dernier conclut en ces termes : « Bref, les suicides ne sont pas des données de fait, des objets sociaux, qu'une technique améliorée de collecte permettrait de saisir plus fidèlement : ils sont construits par ceux qui les perçoivent. Les statistiques officielles ne sont ni justes, ni fausses, ce sont des points de vue. »³²

Quelle que soit la rigueur de la critique³³, ici menée par Douglas et reprise par Jean Baechler, il est incontestable que l'usage des statistiques dans l'analyse du suicide est sujet à controverse. Philippe Besnard lui-même reconnaît une certaine légitimité aux arguments avancés : « Sur beaucoup de points, en tout cas, force est de donner raison à Douglas. C'est ainsi qu'on lui accordera volontiers que les statistiques officielles du suicide ne font que traduire des définitions communes du phénomène, très fluctuantes et qui ne correspondent pas nécessairement aux définitions proposées par les sociologues (Halbwachs critiquait déjà Durkheim à cet égard). On admettra également que le processus qui conduit les autorités à enregistrer un décès comme suicide est à la fois complexe et sujet à variations, que la stabilité des taux de suicide d'un pays donné n'est ni un gage de la sûreté des statistiques ni une preuve de l'action de facteurs sociaux, enfin, que les variations de ces taux de suicide peuvent, dans certains cas, dépendre

simplement de modifications dans l'appareil d'enregistrement. »³⁴

Cette critique d'ordre méthodologique vise en fait simplement à démontrer que l'interprétation durkheimienne du suicide, en tant que fondée sur l'usage des statistiques, *peut* être fautive, et *non pas qu'elle l'est*. C'est pourquoi il convient, ainsi que le fait l'auteur *Des Suicides*, de prolonger le regard critique que l'on peut porter sur *Le Suicide* du point de vue de la théorie en oubliant les statistiques ou en supposant que celles-ci sont exactes.

CRITIQUE D'ORDRE THÉORIQUE

1. Le suicide, acte individuel

Avant toute chose, il est établi que, si les statistiques peuvent fournir des certitudes chiffrées, elles ne nous livrent aucun renseignement sur les sujets concernés et ainsi étudiés. Ce que Freud appelle « la boursoufflure moisie de la vie » se trouve passé sous silence. Ce paragraphe de Jean Baechler est éloquent : « Le suicide est une affaire personnelle et individuelle par excellence. J'essaierai de montrer qu'il exprime, en un acte fulgurant, toute une personnalité affrontée à une situation particulière. (...) La méthode statistique efface totalement cette complexité extraordinaire : le filtre qu'elle applique aux faits ne laisse passer que les plus généraux et les plus vagues. »³⁵

Cette position, si elle participe des controverses méthodologiques qui ont pour centre l'analyse durkheimienne du suicide, va encore à l'encontre de cette dernière d'un point de vue théorique. De fait, elle met au jour la

posture épistémologique de Durkheim, jugée contestable par Jean Baechler, selon laquelle il ne paraît pas nécessaire de prendre en compte tout ce qui relève de l'interprétation subjective de la contrainte au suicide.³⁶ Or, l'auteur *Des Suicides* se demande si ce n'est pas là se priver d'une compréhension en profondeur du phénomène.³⁷ Si l'on peut concevoir l'importance d'un système de contraintes qui atteint et influence réellement l'individu, celles-ci ne sauraient, pour lui, être conçues comme strictement extérieures au sujet et indépendantes de l'interprétation que celui-ci peut en faire.

L'importance de la subjectivité dans l'explication du suicide nous conduit à nous interroger sur le partage individu/société, qui apparaît problématique à Jean Baechler.

2. L'individu, la société et le suicide

L'importance théorique de la subjectivité dans l'explicitation du suicide nous conduit à nous interroger sur le partage individu/société, qui apparaît problématique à Jean Baechler. L'acte d'attenter à sa vie est, de fait, interprété par Durkheim dans une perspective que d'aucuns qualifieraient de socialement déculpabilisante et qui rend le suicide plus acceptable puisque lié à des facteurs sociaux indépendants. Se trouve ainsi passé sous silence tout ce qui est de l'ordre du message et de la prise de position par rapport au groupe et à la société qui se transmet à travers l'acte même du suicide. Le contenu souvent subversif de ce message est rejeté hors champ. La logique durkheimienne apparaît si rigide que le taux de suicide se trouve défini comme

le contingent des morts volontaires qui, dans une perspective presque fataliste, est propre à tout système d'organisation sociale.³⁸ Or, pour Jean Baechler, « cette façon d'hypostasier la société et d'en faire la source de tous les phénomènes sociaux (...) semble purement verbale et de valeur explicative à peu près nulle »³⁹. Pour Durkheim, les cas de suicides individuels ainsi que les causes particulières qui peuvent conduire à se tuer n'ont aucune réalité sociologique. Or, Jean Baechler se demande comment un acte aussi singulier que le suicide pourrait n'être façonné que par la structure sociale. Certes, reconnaît-il, « comme les hommes vivent en société et entretiennent des relations entre eux, il est évident *a priori* que des facteurs sociaux doivent intervenir quelque part, soit dans les situations, soit dans la conformation des personnalités, soit, plus vraisemblablement, dans les deux. ». Mais il s'agit pour lui de s'interroger sur la validité d'un discours de la sociologie, qui voudrait ramener tous les phénomènes, si ce n'est entièrement, du moins partiellement, à la société dans laquelle vivent les individus.

3. La mise en série des cas : *Les Suicides de Jean Baechler*⁴⁰

Dans cette optique et pour ce qui est du suicide, on peut se demander si une — et il peut y en avoir d'autres — démarche d'analyse cohérente ne consisterait pas à s'interroger, plus précisément et en dehors des seuls cadres sociaux, sur le sens, la signification que l'acte de se donner la mort revêt pour celui qui l'accomplit. Ce sens sera précisé grâce à l'analyse de la personnalité du suicidaire et des circonstances qui ont entouré l'acte. C'est

l'étude des cas qui se présente dès lors comme la plus appropriée. Jean Baechler se livre à ce titre, dans *Les Suicides*, à la transcription de récits biographiques ou, plus précisément, de fragments d'existences jugés intéressants pour l'explication de ce phénomène mystérieux qu'est le suicide. Cette transcription repose sur l'hypothèse que, selon la formule de Ferrarotti, « l'individu n'est pas un épiphénomène du social ». L'intérêt d'une telle démarche réside pour Claude Javeau dans sa « capacité à explorer des situations dont les démarches classiques rendent difficilement compte, dans ce qu'elles ont, entre autres, de dramatique »⁴¹. Dans cette optique, l'on pourrait présenter l'analyse faite par Jean Baechler du suicide (conformément à la définition qu'il donne de celui-ci, selon laquelle « le suicide désigne tout comportement qui cherche et trouve la solution d'un problème existentiel dans le fait d'attenter à la vie du sujet ») comme un acte stratégique visant à la résolution des angoisses de l'individu.⁴² Idéalement, l'étude du suicide devrait prétendre à la prise en compte de toutes les variables qui conduisent des êtres humains à attenter à leur vie. Or, le problème auquel se trouve confrontée la méthode des cas réside dans le fait qu'un nombre illimité de catégories pourrait voir le jour.⁴³ Jean Baechler souligne lui-même les limites de cette méthode lorsqu'il écrit : « En fait, il est peu probable qu'on puisse ranger les cas concrets dans des catégories aussi tranchées; généralement le sujet oscille entre (...) diverses interprétations. »⁴⁴

Mais il est sans doute possible d'ordonner une telle multiplicité afin de la rendre intelligible. Si l'on prend comme postulat que ce sont toujours des

individus qui se donnent la mort, même dans des suicides collectifs, si le suicide est donc un acte purement singulier, la meilleure méthode d'appréhension de ce phénomène consiste sans doute à accoler différents cas les uns aux autres. Seront alors révélés des points communs et, peut-être, esquissées les différences qu'ils ont avec ceux qui ne se suicident pas. Un échantillon, plus ou moins circonscrit, de types de suicide est donc soumis à la description. En raison de la multiplicité des motifs qui peuvent expliquer un suicide, le sociologue devra distinguer les faits indifférents des faits pertinents et fonder son choix sur des critères précis. Il s'agit donc ici d'opter pour l'exploration des motivations que les individus peuvent avoir à agir comme ils le font, c'est-à-dire de partir de l'expérience des hommes.

[...] ce n'est pas dans une juxtaposition des regards et des approches que l'on pourra cerner l'essence du suicide.

La controverse théorique à laquelle se livre Jean Baechler et qui prend pour cible, entre autres, l'analyse durkheimienne du suicide s'explique alors ainsi : ce n'est pas dans une juxtaposition des regards et des approches que l'on pourra cerner l'essence du suicide. Il ne convient pas de faire une « sociologie » du suicide, une « psychologie » du suicide, une « psychopathologie » du suicide, etc. : « Il faut impérativement se débarrasser de tous ces découpages et s'attacher exclusivement à conceptualiser cette interrogation toute bête : "Qu'est-ce qui fait que des humains en viennent à attenter à leurs jours?". On se désintéresse entièrement et

définitivement de toute autre interrogation, en particulier de savoir si les hypothèses que l'on est amené à formuler concordent ou non avec les idées reçues dans telle ou telle discipline universitaire. En un mot, il s'agit de montrer que non seulement une sociologie est possible, mais que c'est la seule solution, si l'on prétend apporter une ou des réponses à l'interrogation originelle. »⁴⁵

Pour Jean Baechler, cette « sociologie » consiste donc à ne prendre comme objet que le suicide et non pas le suicide tel qu'il est perçu par la sociologie, par la psychanalyse ou par toute autre discipline.⁴⁶

4. La définition durkheimienne du suicide : controverses

La définition que donnait Durkheim du suicide délimite un cadre conceptuel qui se trouve être également questionné, cette fois au niveau théorique : « On appelle suicide tout cas de mort qui résulte directement ou indirectement d'un acte positif ou négatif accompli par la victime elle-même et qu'elle savait devoir produire ce résultat. »⁴⁷

Les critiques traditionnellement adressées à cette définition sont les suivantes : dans un premier temps, parler de « tout cas de mort », c'est sous-entendre que ne sont pas prises en compte les tentatives de suicide qui n'ont pas mené à une mort effective. De fait, *Le Suicide* ne mentionne pas les tentatives de suicide si bien qu'est suggéré que l'image que l'on aurait alors des conduites suicidaires n'est que très partielle. De fait, une vaste part de la

recherche sur le suicide se fonde sur le matériel rassemblé auprès de gens qui ont échoué dans leur suicide. Et il paraît difficile, si l'on entend le suicide comme l'acte posé volontairement par un individu dans le but conscient de s'enlever la vie et dont l'issue est fatale, de faire une distinction radicale entre suicides réussis et tentatives de suicide. On peut en prendre pour preuve la déclaration de Jean Baechler : « Si on adopte la méthode des cas et si l'on considère que l'étude du suicide doit prétendre à dégager toutes les variables qui font que des êtres humains en viennent à se prendre la vie, la tentative entre dans le champ de la recherche. »⁴⁸

Dans la mesure où la volonté de se donner la mort s'y trouve incontestablement inscrite, les tentatives de suicide ne devraient-elles pas, en effet, figurer dans toute étude sur le suicide?⁴⁹ Dans la définition durkheimienne du suicide, le passage « accompli par la victime elle-même » interpelle également Jean Baechler. De fait, un suicidaire ne peut-il pas se livrer à la mort de son plein gré tout en n'accomplissant pas l'acte en personne? De même, lorsque Durkheim écrit « qu'elle savait devoir produire ce résultat », il rendrait compte, pour l'auteur des *Suicides*, de sa conception purement rationaliste de l'esprit humain. Or, tout ce qu'un homme accomplit est-il parfaitement clair à sa conscience? Enfin, parler de « résultat » sans nuancer ce dernier terme serait ne pas reconnaître la multiplicité de sens que l'on peut donner à la mort, que celle-ci soit bien conçue comme une cessation de vie ou qu'on la désire comme une simple interruption, sur le modèle du sommeil.

5. Quelques concepts phares de l'analyse durkheimienne du suicide : controverses

La définition durkheimienne du suicide interrogée, il convient de revenir, sans viser aucune exhaustivité, sur certains concepts phares de son analyse, dont la pertinence est mise en question, en particulier par Jean Baechler.

a) La religion et le suicide.

Le rapport qu'établit Durkheim entre religion et suicide est remis en question par Jean Baechler. C'est, en effet, pour Durkheim, le degré de cohésion de la communauté religieuse qui déterminerait la valeur de la protection que la religion concernée déploie contre le suicide. Or, selon Jean Baechler, « il n'y a aucune relation intelligible possible entre (les) diverses religions et le suicide »⁵⁰. Bien plus, « les différences de cohésion sociale déterminées par les diverses religions

Pour Jean Baechler, cette « suicidologie » consiste donc à ne prendre comme objet que le suicide et non pas le suicide tel qu'il est perçu par la sociologie, la psychanalyse ou par toute autre discipline.

sont un pur fantasme durkheimien : à supposer qu'elles existent, on ne voit pas quel étalon l'on pourrait utiliser pour les mesurer »⁵¹. De fait, ne pouvant être considérées comme des entités isolables, les religions ne pourraient être étudiées de manière isolée dans l'analyse du suicide. L'élément religieux jouerait donc pour une pauvre part dans le suicide⁵² : « Chaque suicide concret résulte toujours d'une biographie

individuelle complexe, où l'élément religieux n'a que peu de part. »⁵³

Tout au plus et si on mettait les religions en rapport avec les notions de cohésion et d'intégration, pourraient-elles éclairer une certaine propension au suicide. À ce titre, on pourrait avancer que la forte cohésion d'une communauté religieuse permet à l'interdit qui pèse sur le suicide d'imprégner les mœurs d'une manière plus efficace que la communauté qui relie peu les individus entre eux. Cependant, la critique par Jean Baechler des notions de densité et d'intégration est sans appel.⁵⁴

b) La densité et l'intégration sociale

La notion de « densité » du milieu familial est, en effet, considérée comme inutile par l'auteur *Des Suicides*. De fait, cette « entité métaphysique »⁵⁵ n'éclairerait en rien pour lui, par exemple, la raison pour laquelle les taux de suicide des mères est peu élevé. Loin de nécessiter la convocation d'une telle notion, l'explication proposée consiste à dire que les mères de famille se trouveraient être peu exposées au suicide parce qu'aucune fin intelligible ne saurait se lire, en ce qui les concerne, dans ce recours ultime qu'est le suicide. La notion d'« intégration sociale » est, elle aussi, remise en question dans la mesure où « le degré d'intégration de l'individu au groupe est une entité métaphysique insaisissable »⁵⁶. C'est donc le flou introduit par les concepts durkheimiens qui se trouve au centre de la controverse théorique à laquelle se livre Jean Baechler dans son livre.

c) Les femmes et le suicide

Pour ce qui est du fait que les femmes se suicident en moyenne moins que les hommes, l'explication donnée par Durkheim est également pour Jean Baechler objet de discussion. De fait, *Le Suicide* établit que les femmes, parce qu'elles participent moins que les hommes à la vie active et que leurs relations sociales sont moins développées, sont moins susceptibles d'être atteintes par les fluctuations dans la satisfaction des attentes et, partant, par les courants suicidogènes qui parcourent la société. Philippe Besnard déclare qu'« on reconnaît là le souci d'exclure toute interprétation des variations du suicide qui serait fondée sur des "facteurs extra-sociaux" (...) Si la femme se tue beaucoup moins que l'homme c'est donc simplement parce que, étant beaucoup moins engagée que lui dans la vie collective, elle en sent "moins fortement l'action bonne ou mauvaise" [S., p. 335] »⁵⁷. Or, une telle interprétation apparaît en contradiction avec la théorie du suicide égoïste, selon laquelle l'interaction sociale est précisément ce qui préserve du suicide là où l'isolement le favoriserait. Pour Jean Baechler ainsi, « il va sans dire que si les chiffres avaient été à l'inverse, Durkheim aurait présenté la même explication

C'est donc au flou introduit par les concepts durkheimiens qui se trouve au centre de la controverse théorique à laquelle se livre Jean Baechler dans son livre.

inversée en montrant que la désocialisation des femmes les rendait plus fragiles »⁵⁸. Bien plus, le rapport de 1 à 3 qui s'établit entre hommes et femmes s'inverse lorsque l'on prend en compte les tentatives de suicide.⁵⁹

UNE MÉTHODE ET UNE THÉORIE QUI DEMEURENT PERTINENTES

Malgré ces critiques, tout à la fois méthodologiques et théoriques, il demeure que la théorie et la méthodologie de l'analyse durkheimienne du suicide sont d'une pertinence incontestable. En témoigne Halbwachs, qui déclare : « Durkheim a eu le mérite d'embrasser le phénomène du suicide dans toute son ampleur, et d'en proposer une explication qui pourra être amplifiée et rectifiée, mais dont le principe paraît bien inattaquable. »⁶⁰

1. Le suicide et les déterminismes sociaux

La sociologie selon Durkheim se présente bien comme la science des déterminismes sociaux. *Le Suicide* en est la meilleure illustration, qui démontre que c'est la société ou, du moins, les variables qui sont dépendantes de cette dernière qui influent sur la fréquence des suicides. Étudier le suicide pour Durkheim revient donc à en analyser les causes sociales. Dire que l'action de tout individu s'explique à partir de paramètres sociaux, c'est adopter une conception radicalement différente de celle d'un Pareto par exemple, pour qui le sociologue doit s'intéresser aux actions, en particuliers non logiques. Ainsi que le dit Raymond Boudon, « par contraste, Durkheim *paraît* faire de l'*homo sociologicus* un sujet passif, sorte d'automate dont le comportement serait l'effet de *causes sociales* »⁶¹. La vision, véhiculée par certaines autres de ses œuvres, d'un *homo sociologicus* qui serait le siège de causes sociales qui le dépasseraient peut conduire à attribuer à Durkheim la paternité du sociologisme. Selon cette doctrine, « l'agent social

n'aurait qu'une *autonomie* apparente et pourrait en réalité être traité par le sociologue comme un être passif »⁶². Or, si l'attribution d'une telle paternité sonne souvent comme un reproche, on peut se demander cependant si cette conception n'a pas une certaine pertinence, en particulier pour l'étude du suicide. De fait, il est incontestable que les pensées individuelles sont façonnées par le corps social. L'individu intériorise un certain nombre de valeurs et apprend des rôles auxquels il lui faudra plus ou moins se conformer tout au long de sa vie. C'est dire que plusieurs de ses caractéristiques sont le résultat de ses interactions avec son milieu, de même que nombre des événements marquants de sa vie sont liés à ce dernier. Il apparaît que les facteurs individuels et sociaux sont donc en fait très difficiles à différencier. Ils s'entremêlent par excellence dans cet acte mystérieux qu'est le suicide.⁶³

2. L'anomie : la liaison entre individu et société

La notion d'anomie, en raison de sa complexité, mérite qu'on y revienne. Elle se définit donc chez Durkheim comme impliquant un manque qui interdit à l'individu de satisfaire ses aspirations. Les normes deviennent vagues et inconsistantes lorsque l'ordre collectif est ébranlé. Est mise ici en relief la liaison intime qui existe entre l'individu et les formes de l'organisation sociale. François Chazel écrit ainsi : « Durkheim remonte toujours du produit de l'anomie à sa source, savoir l'affaiblissement de l'ordre établi par la société; cet affaiblissement contribue à détacher l'acteur de l'organisation sociale et de ses principes fondamentaux, le privant ainsi d'un soutien dont il a

besoin, et le poussant dans la voie de la déviance. C'est donc la référence à la désorganisation du tout qui permet de comprendre une conduite à première vue asociale, comme le suicide. »⁶⁴

C'est dire que Durkheim voit d'abord dans l'anomie l'expression d'une organisation sociale qui se dérègle. Conséquence d'une dislocation de l'ordre social, elle donne naissance au suicide. Cependant, pour l'auteur du *Suicide*, l'anomie n'est pas simplement une force mystérieuse qui jouerait au niveau de la Société, entité supérieure, afin de s'insinuer dans des esprits individuels qui verraient se développer à leur insu des espoirs et des attentes à terme inévitablement déçus. Bien plus, Durkheim développe une argumentation morale, selon laquelle l'homme est incapable de régler ses propres désirs et de donner une limite à ses aspirations. Fixer des buts raisonnables à ses activités, c'est ce que, fondamentalement, il ne sait pas faire. On est loin ici d'une exclusive influence de la société, dont le rôle paraît se restreindre. Selon François Chazel, « en imposant comme point de référence l'individu, la réflexion moralisante amène Durkheim à des considérations encore sociologiques, mais où l'effet des règles est apprécié cette fois par rapport à l'acteur individuel et non plus par rapport au système social »⁶⁵. On voit par cet exemple comment Durkheim arrive à lier individu et société. Il convient donc de réfuter le fait qu'il ne verrait dans l'*homo sociologicus* qu'un être passif. De fait, lorsque la situation générale change, les décisions ne sont pas les mêmes d'un individu à l'autre. Bien plus, on acquiescera à la position de Raymond Boudon : « Si on accepte avec Alpert de voir en Durkheim un

“relationniste réaliste”, on peut lire dans son œuvre une des ambitions fondamentales de la sociologie : analyser les relations complexes entre la structure des systèmes d'interaction définie par les institutions sociales et les attentes, sentiments et actions de ces agents. »⁶⁶

[...] les facteurs individuels et sociaux sont donc en fait très difficiles à différencier. Ils s'entremêlent par excellence dans cet acte mystérieux qu'est le suicide.

Dire que, chez Durkheim, les actions des individus, y compris cet acte individuel par excellence qu'est l'acte d'auto-destruction, ne peuvent être comprises que par référence au contexte social dans lequel ils se placent n'est pas tout à fait exact. C'est, plus précisément, par référence à la structure du système d'interaction auquel ils participent que ces actions pourront être saisies. C'est donc l'effet des paramètres du système d'interaction sur le comportement des acteurs qui doit être interrogé. En fait, « que l'augmentation de l'“anomie” ou de l'“égoïsme” entraîne, selon Durkheim, une augmentation de la fréquence des suicides n'implique pas que la société ait le pouvoir d'induire, à leur insu, certains sentiments ou comportements chez les sujets sociaux »⁶⁷.

CONCLUSION

Nous nous proposons dans cette conclusion non pas de résumer ce que nous avons exposé mais d'ouvrir cet essai sur une réflexion plus large qui sera complétée par l'entrevue que nous avons eue avec Jean Baechler.

La bibliographie sur le thème du suicide à laquelle l'on pourrait renvoyer serait si conséquente que l'on peut bien parler d'une diversité infinie des théories qui peuvent s'élaborer sur ce sujet. Non seulement ces théories sont diverses mais les résultats et les statistiques de nombreuses études sont souvent contradictoires. C'est dire le flou auquel est confronté quiconque cherche à rationaliser le phénomène de l'auto-destruction. On pourrait avancer qu'en fait ce dernier présente un visage différent dans chaque société où il se manifeste et qu'il est intimement lié au contexte social et culturel dans lequel il se déploie. La difficulté à laquelle se heurte toute analyse tient encore au fait que chaque suicide concret résulte toujours d'une biographie individuelle complexe où chaque élément pris à part a finalement peu de poids. La situation vécue ne peut être analysée de part en part car elle n'est jamais totalement communicable; l'individu qui se donne la mort demeure dans un système qui lui est propre et inaliénable.⁶⁸ L'émotion que suscite son geste constitue un autre obstacle. À vrai dire, s'il touche un aspect essentiel de la condition humaine, le suicide suscite deux réactions aux antipodes l'une de l'autre. D'une part, il est entaché d'opprobre et a un caractère subversif qui conduit souvent à son occultation. De fait, il est l'objet d'une condamnation religieuse; il est contraire à la loi morale; il insulte la justice humaine. D'autre part, il apparaît à certains comme l'acte libre par excellence. On en veut pour preuve ce passage du *Suicide, mode d'emploi* : « La mort est aussi un droit pour chaque individu. L'exercice de ce droit par tel ou telle peut nous plonger dans la peine, c'est une autre affaire. Seule compte la

voie choisie, la seule praticable, celle de l'extrême liberté. »⁶⁹

La polémique qui s'élève autour d'une telle revendication est compréhensible. Selon cette conception, par l'acte du suicide, l'individu affiche la souveraineté qu'il possède sur son propre être. Il est le biais par lequel se trouvent revendiqués le droit à la liberté et le droit à la dignité. Cependant, une discussion avec Jean Baechler à ce sujet nous conduit à nuancer cette assimilation du suicide à la liberté. Sans doute convient-il de distinguer la liberté comme non-programmation, le fait que l'espèce humaine soit la seule à pouvoir choisir de vivre ou de mourir, et la liberté d'user de cette capacité. Pour revendiquer le droit de mettre la liberté en œuvre, il faut introduire une donnée supplémentaire, de nature éthique et/ou religieuse, qui rend licite et justifie la décision d'être libre de cette manière-là. En d'autres termes, dans la définition de la liberté, l'on trouve non seulement la possibilité de choisir entre deux issues au moins, mais encore le choix juste, celui dont on est en mesure d'affirmer qu'il est conforme à la rectitude. La justification ne peut donc provenir que de la considération des fins de l'homme, qui ne sont pas données directement dans la définition du suicide comme expression de la liberté humaine.

Joëlle GARDETTE
Deuxième cycle
Sociologie, Université Laval

1 On se référera ici à la question XVII de l'entrevue : « Que pensez-vous du livre *Le Suicide, mode d'emploi...* ».

2 Claude Guillon et Yves le Bonniec, *Suicide, mode d'emploi, histoire, technique, actualité*, Paris, Éditions Alain Moreau, 1982, p. 25.

3 Baechler Jean, *Les Suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

4 Durkheim Émile, *Le Suicide*, Paris, PUF, 1960, p. 147

5 *Idem*, p. 336.

6 On se référera ici à l'ensemble des *Règles de la méthode sociologique*, Paris, PUF, 1967.

7 On se référera ici à la question IV de l'entrevue : « Vous vous distinguez radicalement de Durkheim. Mais, au fond... ».

8 Durkheim Émile, *op. cit.*, 1960, p. 223.

9 Christian Baudelot et Roger Establet, *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF, 1984, p. 31.

10 Jean Baechler, *op. cit.*, p. 23.

11 Émile Durkheim, *op. cit.*, p. 233.

12 Émile Durkheim, *op. cit.*, p. 24.

13 Raymond Boudon, *La logique du social, Introduction à l'analyse sociologique*, Paris, Hachette, p. 21.

14 Émile Durkheim, *op. cit.*, p. 311.

15 Philippe Besnard, *L'anomie*, Paris, PUF, 1987, p. 97.

16 Ainsi, pour Philippe Besnard, « il se trouve (...) que Durkheim a tout mis en œuvre pour escamoter le suicide “Fataliste”, c'est-à-dire pour dissimuler l'incidence éventuellement néfaste d'un excès de contrainte sociale. », in « Anti- ou anti-durkheimisme? Contribution au débat sur les statistiques officielles du suicide », *Revue française de sociologie*, XVII, 1976, p. 315.

17 On se référera ici à *La division du travail social* de Durkheim.

18 Jean Baechler, *op. cit.*, p. 26.

19 Émile Durkheim, *Les Règles de la méthode sociologique*.

20 Christian Baudelot et Roger Establet, *Op. cit.*, p. 20

21 Philippe Besnard écrit à ce sujet : « (L') examen (de Durkheim) occupe en fait une place très réduite (4 pages) dans l'ouvrage de Baechler qui est, il est vrai, ponctué ici et là de sarcasmes contre les courants suicidogènes ou autres interprétations “puérides” ou “comiques” de Durkheim. », in *art. cit.*, p. 314.11 convient de se référer à ce sujet à l'entrevue que nous avons eue avec Jean Baechler présentée ci-après.

22 Jean Baechler, « Le problème du suicide, à propos d'un rapport du Ministère de la Santé », note in *Contrepoint*, n°4, été 1971.

23 Jean Baechler, *op. cit.*, p. 26.

24 Cf. Jack D. Douglas, *The social Meanings of Suicide*, New-Jersey, Princeton University Press, 1967, p. 163-231.

25 Émile Durkheim, *op. cit.*, p. 5.

26 Durkheim écrit en effet : « ... l'acte qui le consacre est accompli *en connaissance de cause* ».

27 Christian Baudelot et Roger Establet, *op. cit.*, p. 52.

28 *Idem*, p. 49.

29 Douglas Jack D., *op. cit.*

30 D'une façon similaire, Jean Baechler attribue la modification des statistiques prussiennes relatives au suicide en 1868 et 1883 aux changements subis aux mêmes dates par les méthodes d'enregistrement de ce phénomène.

31 Besnard Philippe, *art. cit.*, pp. 317-318.

32 Baechler Jean, *op. cit.*, p. 33.

33 À ce titre, on peut citer ce passage de Baudelot et Establet concernant la dissimulation des suicides, *op. cit.*, p. 65 : « Deux conclusions s'imposent : la dissimulation du suicide est un phénomène dont l'ampleur est limitée; les biais qu'elle imprime aux distributions statistiques sont moins évidents qu'on pouvait le supposer au premier abord. »

34 Besnard Philippe, *art. cit.*, p. 316.

35 Baechler Jean, *op. cit.*, p. 32.

36 Halbwachs présente ainsi la théorie durkheimienne : « Ces faits qu'on appelle les occasions ou les motifs des suicides ne sont qu'un aspect, qu'un effet de la structure et du genre de vie du groupe et ainsi les suicides s'expliquent toujours par des causes sociales. » in *Causes du suicide*, Paris, PUF, 1930, p. 13.

37 On se référera ici à la question VI de l'entrevue : « Peut-on dire de votre méthode d'analyse... ».

38 On se référera ici à la question 1 de l'entrevue : « La logique durkheimienne apparaît si rigide... »

39 *Idem*, p. 26.

40 On se référera ici à la question V de l'entrevue : « Pourquoi avoir choisi comme thème d'étude... ».

41 Claude Javeau, *Leçons de sociologie*, Paris, Armand Colin, 1997, p. 100.

42 On se référera ici à la question IX de l'entrevue : « Êtes-vous d'accord si l'on présente votre analyse... »

43 On se référera ici à la question XI de l'entrevue : « La méthode des cas ne se heurte-t-elle pas... ».

44 Jean Baechler, *art. cit.*, p. 76.

45 Jean Baechler, *op. cit.*, p. 10.

46 On se référera ici à la question VII de l'entrevue : « pourriez-vous préciser la manière dont... »

47 Durkheim, *op. cit.*, p. 5.

48 Jean Baechler, *art. cit.*, p. 75.

49 À ce sujet, on peut citer Philippe Besnard, *op. cit.*, p. 335, qui retourne l'argument : « Que les tentatives de suicide et les suicides accomplis connaissent des variations systématiquement contraires est en fait une justification de l'étude des suicides accomplis. Autrement dit, si l'on disposait un jour de chiffres complets sur les tentatives de suicide, on pourrait certes étudier les conduites suicidaires dans leur ensemble mais il serait également indispensable d'étudier séparément les tentatives et les suicides. Tout indique qu'il s'agit bien de deux phénomènes hétérogènes. »

50 Baechler Jean, *op. cit.*, p. 406.

51 *Idem*, p. 406.

52 On se référera ici à la question III de l'entrevue : « Vous dites que, pour vous, il n'y a aucune relation intellectuelle possible... ».

53 *Idem*, p. 411.

54 On se référera ici à la question II de l'entrevue : « Durkheim ne considère pas le suicide comme un acte intime mais... »

55 *Idem*, p. 348.

56 *Idem*, p. 410.

57 Besnard Philippe, « Durkheim et les femmes ou le *Suicide* inachevé », *Revue française de sociologie*, XIV, 1973, p. 29.

58 Baechler Jean, *art. cit.*, p. 71.

59 Philippe Besnard explique ainsi qu'« il convient (...) de rappeler que cette immunité des femmes concerne les suicides accomplis (et connus) c'est-à-dire ceux sur lesquels s'appuient statisticiens et sociologues. Or il semble bien que les tentatives de suicide, non suivies d'effet, sont beaucoup plus fréquentes chez les femmes. » *in art. cit.*, note (3) p. 28.

60 Halbwachs M., *op. cit.*, p. 14.

61 Raymond Boudon, *op. cit.*, p. 22.

62 *Idem*, p. 22.

63 Ainsi Halbwachs explicite ce qu'entend Durkheim par « causes sociales du suicide » : « Mais celles-ci se présentent tantôt comme des forces culturelles proprement dites, telles que les coutumes familiales ou les grands courants politiques et nationaux, et tantôt sous la forme de motifs individuels plus ou moins nombreux et répartis de façon différente suivant que la société est plus ou moins complexe. » *in op. cit.*, p. 13.

64 François Chazel, « Considération sur la nature de l'anomie », *Revue française de Sociologie*, VIII, 1967, p. 155.

65 *Idem*, p. 156.

66 Boudon Raymond, *op. cit.*, pp. 27-28.

67 *Idem*, p. 32.

68 On se référera ici à la question X de l'entrevue : « Dans la mesure où tout suicide résulte... ».

69 Claude Guillon et Yves Le Bonniec, *op. cit.*, p. 258.

BIBLIOGRAPHIE

BAECHLER, Jean. *Les Suicides*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.

BAECHLER Jean. « Le problème du suicide, à propos d'un rapport du Ministère de la Santé », *Contrepoint*, n°4, été 1971.

BAUDELLOT, Christian et ESTABLET, Roger. *Durkheim et le suicide*, Paris, PUF, 1984.

BESNARD, Philippe. *L'anomie*, Paris, PUF, 1987.

BESNARD, Philippe. « Durkheim et les femmes ou le *Suicide* inachevé », *Revue française de sociologie*, XIV, 1973:27-61.

BESNARD, Philippe. « Anti- ou anté-durkheimisme? Contribution sur les statistiques officielles du suicide », *Revue française de sociologie*, XVII. 1976 : 313-340.

BOUDON, Raymond. *La logique du social, Introduction à l'analyse sociologique*, Paris, Hachette.

HAZEL, François. « Considérations sur la nature de l'anomie », *Revue française de sociologie*, VIII, 1967, p. 155.

DOUGLAS, Jack D. *The social meanings of Suicide*, New-Jersey, Princeton University Press, 1967.

DURKHEIM, Émile. *Le Suicide*, Paris, PUF, 1960.

DURKHEIM, Émile. *Les règles de la méthode sociologique*, PUF, Paris, 1967.

GUILLOIN, Claude et LE BONNIEC, Yves. *Suicide, mode d'emploi, histoire, technique, actualité*, Paris, Éditions Alain Moreau, 1982.

HALBWACHS M. *Les causes du suicide*, Paris, PUF, 1930.

JAVEAU, Claude. *Leçons de sociologie*, Paris, Armand Colin, 1997.

STENGEL E. *Suicide and attempted suicide*, Harmondsworth, Penguin Books, 1964.